

Construction sociale et  
stigmatisation de la « femme noire »

## Logiques Sociales

Collection dirigée par Bruno Péquignot

En réunissant des chercheurs, des praticiens et des essayistes, même si la dominante reste universitaire, la collection *Logiques Sociales* entend favoriser les liens entre la recherche non finalisée et l'action sociale.

En laissant toute liberté théorique aux auteurs, elle cherche à promouvoir les recherches qui partent d'un terrain, d'une enquête ou d'une expérience qui augmentent la connaissance empirique des phénomènes sociaux ou qui proposent une innovation méthodologique ou théorique, voire une réévaluation de méthodes ou de systèmes conceptuels classiques.

### Dernières parutions

Jérôme DUBOIS, *La mise en scène du corps social. Contribution aux marges complémentaires des sociologies du théâtre et du corps*, 2007.

Laroussi AMRI (sous la dir.), *Les changements sociaux en Tunisie (1950-200)*, 2007.

Emmanuel M. BANYWESIVE, *Le complexe, contribution à l'avènement de l'Organisation chez Edgard Morin*, 2007.

Vincent PORTERET (dir.), *La Défense. Acteurs, légitimité, missions : perspectives sociologiques*, 2007.

Juliette GHIULAMILA et Pascale LEVET, *Les hommes, les femmes et les entreprises : le serpent de mer de l'égalité*, 2007.

Suzie GUTH, *Histoire de Molly, San Francisco 1912-1915*, 2007.

Sébastien JABUKOWSKI, *Professionalisation et autorité, le cas de l'armée française*, 2007.

Bruno PÉQUIGNOT (dir.), *Maurice Halbwachs : le temps, la mémoire et l'émotion*, 2007.

Eguzki URTEAGA, *Études sur la société française*, 2007.

Bernard CONVERT et Lise DEMAILLY, *Les groupes professionnels et l'internet*, 2007.

Magdalena JARVIN, *Vies nocturnes*, 2007.

Jean-Yves CAUSER, Roland PFEFFERKORN et Bernard WOEHLE (sous la dir.), *Métiers, identités professionnelles et genre*, 2007.

Fabrice RAFFIN, *Friches industrielles*, 2007.

Jean-Pierre BASTIAN (Sous la dir.), *Religions, valeurs et développement dans les Amériques*, 2007.

Alexis FERRAND, *Confidents. Une analyse structurale de réseaux sociaux*, 2007.

Yann LE BIHAN

Construction sociale et  
stigmatisation de la « femme noire »

*Imaginaires coloniaux et sélection matrimoniale*

L'Harmattan

**© L'Harmattan, 2007**  
**5-7, rue de l'École polytechnique ; 75005 Paris**

<http://www.librairieharmattan.com>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-296-04621-4  
EAN : 9782296046214

À la mémoire de Paule, ma grand-mère

Ce livre est issu du texte d'une thèse de psychologie sociale soutenue le 14 mai 2004 à l'Université de Picardie Jules Verne. Ma gratitude va tout d'abord à Geneviève Vinsonneau qui a apporté la cohérence décisive qui manquait à mon travail, ainsi qu'aux membres du jury : Malika Benabi, Abel Kouvouama, Odile Reveyrand-Coulon, Jean-William Wallet.

Je tiens à remercier Marie-Blanche Tahon qui m'a encouragé et permis de présenter cette enquête au *IV<sup>e</sup> Congrès International des recherches féministes dans la francophonie plurielle* dont elle a assuré l'organisation à l'Université d'Ottawa en juillet 2005.

Merci enfin à Fleur Barranco pour ses précieuses suggestions, sa relecture exigeante de l'ensemble du manuscrit et son indéfectible soutien.

## Introduction

« J'irai vivre, là-bas, dans quelque forêt  
D'Afrique, brute et épaisse et la chair  
assouvie  
J'oublierai le cerveau que les siècles m'ont  
fait. »

Jules Laforgue, *Les complaintes*  
(1885)<sup>1</sup>

Le 9 août 2002, au creux de la petite vallée de Gamtoos située dans le Cap Oriental, Nelson Mandela et le président de l'Afrique du Sud Thabo Mbeki peuvent enfin assister aux obsèques d'une jeune femme de vingt-six ans car la France a accepté de restituer sa dépouille... 186 ans après son décès.<sup>2</sup> L'histoire de Saartjie Baartman est maintenant bien connue : issue des « peuples hottentots », elle est asservie dès son enfance par un fermier Boer, puis l'objet d'une transaction la contraignant à gagner Londres où elle est exhibée devant la population anglaise, quasi nue, au fond d'une cage.<sup>3</sup> Sa « popularité » repose, outre la couleur de sa peau, sur des caractéristiques morphologiques propres à certaines femmes de son « ethnie »<sup>4</sup> : stéatopygie (masse graisseuse importante au niveau des cuisses et du fessier) et macronymphie (élongation des lèvres génitales). En 1814, elle quitte l'Angleterre pour Paris où elle est acquise par un certain Réaux, montreur d'ours et de singes dans le quartier du Palais-Royal. Elle y acquiert une extraordinaire « célébrité », avant de mourir malade et alcoolique lors du rigoureux hiver 1816. Mais c'est moins en tant que phénomène de foire qu'objet d'étude « scientifique » que Saartjie Baartman

## *Construction sociale et stigmatisation de la « femme noire »*

suscite un intérêt durable. Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, spécialiste de tératologie ou « science des monstres », puis Georges Cuvier, célèbre professeur d'anatomie comparée, s'emparent de son corps. Le premier pour rédiger un rapport anatomique destiné au Muséum d'Histoire naturelle, le second afin de procéder à un examen de ses particularités physiques après le décès (moulage, conservation du cerveau et des organes génitaux, extraction du squelette). Tous deux concluent à une proximité réelle de cette femme avec le singe. Le moulage et les organes conservés dans des bocaux de formol sont exposés à Paris jusqu'en 1974 dans la galerie d'anthropologie physique du Musée de l'Homme. Ils sont ensuite transférés pendant deux années dans la salle de Préhistoire, ce qui constitue une méprise très révélatrice. Enfin, la dépouille disparue dans les réserves resurgit en 1994 à l'occasion d'une exposition sur la *Sculpture ethnographique au XIX<sup>ème</sup> siècle, de la Vénus hottentote à la Teruhan de Gauguin*, d'abord au Musée d'Orsay à Paris, puis en Arles. Quant aux bocaux, tenus pour perdus dans les années 1980, ils sont mystérieusement retrouvés peu avant le transport des restes corporels de Saartjie Baartman vers son pays natal. Le 6 mars 2002, le vote d'une loi de la République française comprenant un article unique, impose au Ministère de la Culture la restitution de la dépouille mortelle considérée jusqu'à cette date comme propriété du patrimoine national. Comme l'a fait remarquer Jean Le Garrec au nom de l'Assemblée nationale, il paraît incontestable que « le sexisme le dispute à un racisme primaire » dans la série des multiples stigmatisations subies par cette femme.<sup>5</sup> Et si j'évoque en introduction le « destin » de cette personne, c'est qu'il pose d'emblée les termes de l'interrogation qui traverse l'ensemble du travail présenté.

## *Introduction*

### *La double altérité*

La première intention est de répondre à la question suivante : quel est l'héritage de l'imaginaire exotique façonné par les cadres de la domination masculine et de la domination coloniale ?<sup>6</sup> Sexisme et racisme sont historiquement liés. En effet, la spécificité de l'hostilité des liens entre « Noirs » et « Blancs » repose sur la relation souvent forcée ou tout au moins sur l'extrême dissymétrie des rapports impliquant l'esclave « noire » soumise sexuellement à un maître « blanc ». Cette femme est de surcroît privée de toute reconnaissance, en particulier statutaire, habituellement liée au mariage.<sup>7</sup> Il faut d'emblée noter la puissance de l'ambivalence de l'Occident vis-à-vis de la féminité exotique dont Saartjie Baartman surnommée ironiquement « la Vénus Hottentote » représente le cas limite.<sup>8</sup> Soulignons le caractère central du concept d'ambivalence qui désigne la « disposition psychique d'un sujet qui éprouve ou manifeste simultanément deux sentiments, deux attitudes opposées à l'endroit d'un même objet, d'une même situation (par exemple, l'amour et la haine, le désir et la crainte, l'affirmation et la négation) ».<sup>9</sup> « Vénus Hottentote »... : cette appellation traduit effectivement le trouble ressenti par les spectateurs animés de pulsions contradictoires.<sup>10</sup> Sous le prétexte d'une curiosité liée à sa coloration dermique et à l'hypertrophie de ses attributs sexuels, le public élabore une fantasmagorie autour de cet être doublement infériorisé car femme et « noire ». Son « succès » populaire s'explique sans doute par le rapprochement établi « entre la figure de la femme vénale et celle du sauvage »<sup>11</sup>, véritable poncif de la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle incarné dans « Nana » par le personnage principal du roman d'Emile Zola. Le stéréotype de la sexuelle et animale « Noire » est bien sûr convoqué. Le naturaliste allemand Gustav Fritsch, par exemple, explique à l'époque « la

## *Construction sociale et stigmatisation de la « femme noire »*

bizarrie » anatomique de Saartjie Baartman par des pratiques obscènes et bestiales. C'est bien parce qu'elle appartient à la fois à une « race » et à un genre différents que les hommes occidentaux s'autorisent à la regarder librement avec tant de concupiscence.<sup>12</sup> Perçue comme la représentante d'une peuplade monstrueuse, c'est également une personne instrumentalisée par différents « maîtres » successifs dont la masculinité tient un rôle non négligeable dans la construction de sa tragique « célébrité ». Est-ce un hasard si aucune enveloppe corporelle « d'homme noir » n'a jamais été exhibée dans la vitrine d'un muséum français ? En somme, cette femme a bien été l'objet d'un double sentiment d'effroi et de fascination face à une altérité à la fois « raciale » et sexuelle.

La deuxième intention est de comprendre si cette ambivalence intéresse historiquement tous les stéréotypes de la « femme africaine noire ». Mais il s'agit également d'observer à quel point elle structure encore les représentations actuelles.

## *Racisme et sexisme « modernes »*

L'ensemble des discriminations et stéréotypes dont la « Vénus Hottentote » a été l'objet semble s'imposer comme le « modèle » à partir duquel devrait être pensé l'imaginaire masculin portant actuellement sur la « femme noire ». Le racisme et le sexisme présentent cinq caractéristiques communes :

. la *biologisation* de la différence. Ils mobilisent depuis les premières colonisations les mêmes processus de différenciation et de naturalisation des rapports de pouvoir<sup>13</sup> ;

. l'*hétérophobie*, c'est-à-dire une répulsion à l'égard de la différence « raciale » et sexuelle ;

## Introduction

. l'*inégalitarisme* en ce que tous deux entraînent l'attribution d'une infériorité procédant d'une classification hiérarchisant les groupes « raciaux » et sexuels ;

. la dimension principalement *comportementale*, plus exactement discriminatoire de leur manifestation. Les aspects doctrinaux (philosophiques, idéologiques etc.) et attitudeaux<sup>14</sup> du racisme et du sexisme sont le plus souvent pris en compte de manière secondaire ;

. le caractère *explicite* ou manifeste, c'est-à-dire facilement observable de leur expression.

En toute rigueur, la référence exclusive à ces éléments définitionnels devrait conduire au constat de la quasi-disparition du racisme et du sexisme en France. Leurs manifestations biologiques, inégalitaires, visiblement hétérophobes et discriminatoires sont en effet devenues exceptionnelles. Elles sont limitées aux « dérapages » verbaux de quelques parlementaires ou aux discours et exactions de quelques groupuscules néo-nazis. Nous assisterions non seulement au déclin du racisme et du sexisme au sens classique de ces termes, mais de surcroît, à une valorisation médiatique de la « femme noire » dont le constat se fonde sur l'accroissement du nombre d'images visuelles la représentant depuis plus d'une vingtaine d'années. Cependant, on remarque immédiatement l'ambiguïté de l'exposition d'une « Noire » avant tout « mise en valeur » dans des rôles très « physicalisants » dans lesquels la visibilité corporelle prend une part très importante (mannequin, chanteuse, danseuse, athlète). Mais l'essentiel est ailleurs. Ce que la définition « traditionnelle » du racisme et du sexisme manque complètement, ce sont leurs nouvelles manifestations. Plusieurs recherches révèlent en effet la transformation en Europe, en particulier depuis les années 1980, d'un racisme explicite et grossier, biologisant et inégalitariste en un racisme implicite et subtil, culturaliste et

## *Construction sociale et stigmatisation de la « femme noire »*

différentialiste.<sup>15</sup> D'une part, le racisme doctrinal procède à un déplacement conceptuel de la « race » vers la culture, de l'inégalité vers la différence. D'autre part, on assiste au déclin relatif des modes d'expression d'un racisme « ordinaire », « hétérophobe », niant absolument la différence (rejetée ou abolie, comme si l'Autre n'existait pas). Ces modifications aboutissent à une forme « moderne » ou « symbolique » c'est-à-dire euphémisée d'un racisme s'exprimant sous un mode « hétérophile », affirmant « le droit à la différence » tout en visant à l'essentialiser mais sous un mode « culturaliste ». Il faut avoir à l'esprit la réalité de cette métamorphose si l'on veut comprendre certains propos de Jean-Marie Le Pen : « Les peuples ne peuvent être sommairement qualifiés de supérieurs ou d'inférieurs, ils sont différents, et il faut tenir compte de ces différences physiques ou culturelles ».<sup>16</sup>

Une similitude structurelle voire une homologie (au sens d'une identité fonctionnelle) des préjugés sexistes et néo-racistes sont repérables. L'existence d'une corrélation positive entre racisme et sexisme « modernes » est avancée.<sup>17</sup> Mais les dimensions de cette « modernité » doivent être précisées. L'intensité de l'expressivité et de l'intentionnalité d'un stéréotype négatif semblent constituer de ce point de vue deux critères décisifs. Les stéréotypes flagrant (*blatant*) et « voilé » (*covert*) sont tous deux intentionnels. Toutefois, seul ce dernier est caché. Les stéréotypes « voilé » et subtil sont tous deux cachés. Mais seul ce dernier n'est pas intentionnel. Autrement dit, racisme ou sexisme subtils se traduisent par le caractère inégalitariste et dévalorisant de représentations, attitudes et conduites qui, néanmoins, ne sont ni identifiées comme telles par les personnes qui les adoptent, ni décelées d'emblée par le chercheur.

## *Introduction*

La troisième intention est précisément d'évaluer la dimension traditionnelle ou moderne du racisme et du sexisme aujourd'hui.

### *Indignation et compréhension*

L'évocation de la vie de Saartjie Baartman déclenche l'indignation voire la révolte. Ce sentiment est à l'évidence particulièrement légitime lorsqu'il est exprimé par les descendants des Hottentots.<sup>18</sup> En 1995, après les premières élections libres en Afrique du Sud, ces derniers ont pu formuler la demande soutenue par le gouvernement, d'une reconnaissance de l'humanité de la défunte désignée jusqu'ici comme un simple objet muséographique dont l'abandon portait atteinte au principe de « l'inaliénabilité du patrimoine culturel français ». Quelle démarche générale doit-on choisir, au-delà d'une indignation légitime, pour analyser aujourd'hui en France les représentations et conduites qui se révéleraient dévalorisantes à l'égard de la « femme noire » ? L'enquête qui est présentée dans cet ouvrage analyse des attitudes mais aussi des orientations masculines concrètes vers des « types » féminins. Plus précisément, sont étudiées des lettres d'hommes répondant à des petites annonces matrimoniales. L'étude permet dans une perspective pragmatique, d'appréhender les différents bénéfices cognitifs, symboliques et sociaux de l'adhésion aux stéréotypes qui s'y expriment. Choisir le pragmatisme c'est considérer les croyances qui fondent toute connaissance ou action comme l'expression des intérêts pratiques des individus. Il s'agit d'examiner en quoi elles sont déterminantes et significatives pour leur vie.<sup>19</sup> C'est bien cette perspective que je souhaite adopter afin de comprendre le rôle que jouent les représentations dans l'ajustement pratique des hommes à leur environnement. En

## *Construction sociale et stigmatisation de la « femme noire »*

d'autres termes, il paraît nécessaire de prendre en compte leur utilité pour le sujet du point de vue de son action et de son rapport au monde, de les percevoir comme des réponses à des désirs et à des intérêts. Dans le but de s'abstraire de toute observation édifiante latente, de toute analyse psychologisante ou de toute interprétation proto-religieuse implicite fondée sur le mal existant dans « la nature humaine », je me suis dès le départ posé une seule question qui, en un sens pragmatique simpliste et provocateur, pourrait s'énoncer ainsi : en quoi l'adoption de représentations, de croyances et d'attitudes racistes et sexistes est-elle utile ou avantageuse pour un « homme blanc » ? Ou d'une manière plus précise : quelle est leur efficacité c'est-à-dire en quoi répondent-elles à une situation concrète, spécifique, en particulier sociale ?

Préalablement à cette analyse, il est essentiel de prendre la mesure de l'inscription de l'imaginaire de la « femme noire » dans une longue tradition de croyances transmises par le biais de textes bibliques, médiévaux, esclavagistes, de récits d'exploration, de rapports administratifs et de romans coloniaux.

## *L'imaginaire social de l'Afrique*

Si tout discours constitue un processus d'énonciation historiquement et socialement situé d'un système de signes, à travers lequel « une société exprime non seulement ses satisfactions, ses réussites, mais aussi ses besoins, ses rêves, ses efforts »<sup>20</sup>, il paraît alors utile d'y repérer l'imaginaire attaché à « l'Afrique noire et à ses habitants ». Du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, les stéréotypes, croyances et images attachés aux « Noirs », sont caractérisés par leur remarquable permanence.<sup>21</sup> On pourra certes, *a contrario*, souligner les

## Introduction

transformations de ces représentations au fil du temps.<sup>22</sup> Cependant, l'évolution semble intéresser moins le contenu des stéréotypes par définition pérennes<sup>23</sup> que leur fonction construite selon les besoins, les interrogations, les angoisses et les peurs travaillant les imaginaires occidentaux.<sup>24</sup> Deux exemples illustrent cette distinction entre labilité fonctionnelle et permanence du contenu stéréotypique : celui de l'insensibilité physique des « sauvages » et celui de l'origine émotionnelle de leurs productions artistiques.

La « noblesse » et le courage du Sauvage confronté à la douleur, tant décrits par les premiers explorateurs, sont dès avant la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle réduits dans les travaux des naturalistes à une insensibilité physiologique.<sup>25</sup> Ainsi, le contenu du stéréotype (la résistance des « primitifs » à la douleur) initialement exposé en des termes éthiques et symboliques (la signification rituelle des pratiques de scarification, par exemple) bascule au XIX<sup>e</sup> siècle dans le registre organique et médical. Un renversement de l'histoire vers la nature, en quelque sorte. Autrement dit, insensibilités physique et morale allant désormais de pair, l'Autre lointain est présenté comme un être biologiquement déterminé.<sup>26</sup> Cette « déchéance » de l'homme sauvage implique une légitimation de la mission civilisatrice occidentale et ouvre la possibilité de l'entreprise coloniale.<sup>27</sup>

Le second exemple porte sur les représentations occidentales du rapport émotionnel voire instinctuel que le « Nègre » est supposé entretenir avec ses propres productions artistiques. Elles peuvent réunir à un siècle de distance, des pensées *a priori* opposées au regard de la fonction des stéréotypes adoptés, mais similaires si l'on prend en considération la nature des clichés mobilisés. Les chantres du racisme scientifique, en particulier le Comte de Gobineau, propagent la croyance en une spontanéité de « la race nègre » qui la prédispose aux créations artistiques mais lui interdit

## *Construction sociale et stigmatisation de la « femme noire »*

tout progrès civilisationnel et scientifique. Si le racialisme s'appuie au XIX<sup>e</sup> siècle sur cette conception infériorisant le « Noir », c'est en substance la même idée que l'on trouve ultérieurement sous la plume cette fois-ci admirative de Guillaume Apollinaire déclarant en 1909 à propos de la collection de Matisse : « Les nègres ont montré avec une pureté unique leurs émotions terrifiantes ». <sup>28</sup> Cette même ambiguïté travaille les inspirations « primitivistes » d'un Braque ou d'un Picasso. De même, le mouvement Dada en grande partie issu d'une réaction aux massacres de la Première guerre mondiale et au rationalisme technicien qui les a favorisés, se tourne dans sa révolte contre l'art lui-même, vers « les primitifs », l'art naïf et la création enfantine.

« Nous cherchions un art élémentaire qui devait, pensions-nous, sauver les hommes de la folie furieuse de ces temps. » <sup>29</sup>

On organise des « soirées nègres » de danse et de musique improvisées dans le but d'atteindre les sources primordiales et cachées de la créativité humaine. Sous l'impulsion de Tristan Tzara, un langage pseudo-africain est élaboré afin de recouvrer « l'authenticité » de la parole première. Tentatives qui annoncent les valeurs corporéistes des années 1960-1970, revendiquées au détriment du « blabla » ratiocineur. Mais en construisant une Afrique mythique, ces exaltations primitivisantes évitent le risque de l'altérité. Breton et Eluard possédaient comme Apollinaire de vastes collections d'œuvres africaines afin, non pas d'acquérir une connaissance anthropologique des sociétés lointaines, mais de revivre, de recréer fantasmatiquement le mode d'expérience de « l'indigène » en harmonie avec la nature, dont les désirs n'ont pas été réprimés par une culture occidentale christianisée. De même, on peut se demander si la vogue

## *Introduction*

actuelle des « arts premiers » c'est-à-dire de l'art des origines ne dissimule pas une mobilisation des stéréotypes relatifs à la sauvagerie salvatrice d'une Afrique « naturalisée ». Bref, par le biais d'une déshistoricisation de ce continent, la représentation de ses arts « primitivisés » a pour fonction d'exprimer la nostalgie occidentale d'un état fusionnel au cœur d'une nature qu'une civilisation technicienne aurait définitivement souillée. C'est par l'attribution d'une signification souvent sexuelle que l'art africain « primitif » éveille un fantasme de régénération de l'Occident. Il s'agit d'une conception vitaliste, énergétique d'un monde africain susceptible de fournir une vigueur originelle, voire la rédemption d'un monde occidental et industriel désenchanté.<sup>30</sup> Encore une fois, le même contenu stéréotypique (l'origine émotionnelle de « l'art africain ») est utilisé de manière variable dans le cadre de l'imaginaire social occidental.<sup>31</sup>

En somme, de la fonction utopique (contestation de l'identité occidentale) qu'il assurait pendant le siècle des Lumières, le « noble Sauvage » physiquement résistant, devenu féroce et insensible au cours du siècle suivant, est mis au service d'une vision idéologique (légitimation de l'identité occidentale). Le désir d'altérité se métamorphose en un imaginaire de l'effroi.<sup>32</sup> Puis, l'évolution de la fonction d'un autre stéréotype portant sur « l'art africain », décrit au XX<sup>e</sup> siècle un second mouvement inversé occultant le caractère idéologique de la représentation au profit de sa dimension utopique.

Cependant, au-delà du caractère apparemment cyclique des attractions et répulsions successives, il faut prendre la mesure de la simultanéité des craintes et séductions évoquées au cours d'une même période historique. En effet, l'image du « Noir » n'apparaît pas toujours simplement dépréciative à

## *Construction sociale et stigmatisation de la « femme noire »*

l'instar des représentations positives véhiculées par les organisations anti-esclavagistes.<sup>33</sup> Elle s'accompagne le plus souvent, c'est le cas de la critique abolitionniste, d'une croyance conjointe en son infériorité. De même, dans la littérature coloniale, une certaine bienveillance « paternelle » à l'égard des « Africains » peut s'articuler avec un mépris infantilisant.<sup>34</sup> Bref, les stéréotypes ayant pour objet « l'Afrique » forment autant de représentations traversées par une ambivalence fondamentale. Elle se traduit par une « fascination répulsive »<sup>35</sup> bien décelée par les travaux universitaires dans l'art pictural et sculptural, les médias, la littérature, ou encore par les historiens et ethnologues.<sup>36</sup> Toutefois, la plupart de ces études présentent deux grandes limites portant chacune tant sur l'objet que sur le sujet de la stéréotypisation coloniale.

En premier lieu, ces recherches ne rendent que très rarement compte de l'importance du genre dans la construction de l'imaginaire de « l'Afrique noire ».<sup>37</sup> Du côté de l'objet, les analyses abordent « l'image de l'Africain » d'une manière très générale et sur des périodes limitées.<sup>38</sup> Par conséquent, les travaux exclusivement littéraires portant sur les représentations de la « femme noire » se révèlent fragmentaires et accessoires.<sup>39</sup> Du côté du sujet, on remarque que tous les discours, ceux des explorateurs, des administrateurs etc. ou même des personnages de « romans coloniaux », sont exprimés par des hommes. Or, cette particularité n'est jamais relevée. Pourtant, l'étude des représentations et attitudes à la fois occidentales et masculines permet de mieux comprendre la relation de « l'homme blanc » à l'Autre et corrélativement à lui-même, c'est-à-dire à ses propres rôles et identités supposant une inscription culturelle et de genre. Dans le passé européen, cette double confrontation s'est notamment traduite par l'élaboration de l'imaginaire d'une attrayante et terrifiante

## Introduction

animalité qui s'est puissamment porté sur la « Noire africaine ». Aujourd'hui encore, l'évocation de la « femme noire » induit l'expression d'un imaginaire masculin recourant largement aux stéréotypes anciens.<sup>40</sup>

En second lieu, un grand nombre de ces études n'engage pas une véritable réflexion intéressant la nature ou même la réalité de l'ambivalence occidentale. Certaines recherches privilégient *a priori* sa dimension négative afin de mettre en évidence les dévalorisations et discriminations subies. D'autres s'en tiennent au simple constat de son existence. En d'autres termes, elles manquent la spécificité de l'ambivalence en désarticulant la dimension positive au profit de sa composante négative. En outre, elles ne perçoivent pas que chacune des dimensions s'actualise suivant la fonction utopique ou idéologique de la représentation. Il me semble que ces faiblesses présentent une double origine.

D'une part, ces travaux s'abstiennent d'interroger l'objet de l'ambivalence : sur quel « Africain noir » se porte t-elle ? Précisément, les vocables « Africain » et « Noir » ne masquent-ils pas l'existence de différents imaginaires exprimant une ambivalence variable ? Ces interrogations conduisent à un examen de l'importance des critères de couleur mais aussi de morphologie sur lesquels se fonde la construction des éventuelles représentations et attitudes différenciées. Certes, la coloration dermique demeure un fondement important de la catégorisation « raciale ».<sup>41</sup> Cependant, l'usage exclusif de l'opposition binaire distinguant les « Noirs » des « Blancs » est-il vraiment pertinent au regard des stéréotypes et conduites « interraciales » observables ? L'analyse ne s'interdit-elle pas la connaissance de l'imaginaire mais aussi du poids politique du « métissage » ? Si bien que le chercheur s'expose à l'incompréhension de trois phénomènes récents. Tout d'abord, l'auto-représentation et l'émergence politique aux

## *Construction sociale et stigmatisation de la « femme noire »*

Etats-Unis de groupes « biraciaux » composés de « Sang-mêlés » (pour reprendre une catégorie coloniale) est un fait qui lui échappe.<sup>42</sup> Ensuite, il ne peut prendre la mesure de la croissante et récente « mixophilie » c'est-à-dire la célébration antiraciste du mélange des « races » qui s'amplifie en France depuis les années 1980. Enfin, la prévalence de la « couleur » ne lui permet pas d'appréhender la signification de la glorification médiatique (haute couture, musique etc.) des morphologies « africaines » peu ou pas « négroïdes ».<sup>43</sup>

D'autre part, ces études omettent d'interroger le sujet porteur de l'ambivalence. Quelle est plus précisément le rôle de l'inscription sociale de « l'occidental » dans l'expression de la valorisation ou de la dévalorisation de l'Autre ? L'étude des représentations du « Noir » pendant le siècle des Lumières ou dans la France des années 1920, peut-elle faire abstraction de la position sociale des hommes qui l'expriment ? Une orientation me semble particulièrement éclairante : elle consiste à aborder les enthousiasmes « négrophiles » du point de vue de leur caractère utopique. L'utopie en tant que « vision compensatrice apparaît électivement dans ces moments où une classe remet en doute la société qui l'écarte du pouvoir, les valeurs au nom desquelles elle se trouve ainsi frustrée de ses responsabilités ».<sup>44</sup> Inversement, les stéréotypes infériorisants peuvent acquérir une fonction idéologique c'est-à-dire de préservation et de défense de l'état des rapports économiques et politiques, par exemple à l'occasion de l'intensification de la traite négrière.

En conséquence, tenter de combler simultanément ces deux lacunes, c'est mon ultime intention, revient d'abord à étudier (prise en compte du genre) la nature et la signification d'une ambivalence occidentale et masculine dont la sexualité fantasmatique de la « femme africaine noire » constitue l'un des objets privilégiés. Mais cette tâche demeurerait

## *Introduction*

incomplète si l'ampleur de cette ambivalence n'était pas ensuite évaluée du point de vue de l'objet (prise en compte de la couleur et de la morphologie) en distinguant les imaginaires attachés à la « Négresse » (« négroïde et noire ») et à la « Mulâtresse » (moins « négroïde » et plus « claire »).<sup>45</sup> L'objectif étant plus précisément d'estimer la valeur de l'hypothèse d'une distribution variable de la fascination et de la répulsion masculines selon la morphologie féminine. Enfin, du point de vue du sujet masculin, il paraît nécessaire de proposer l'hypothèse d'un rapport entre son inscription sociale et le caractère idéologique ou utopique de la représentation qu'il construit. La coalescence des ambivalences dont le « Noir » et la féminité sont l'objet constitue ainsi une spécificité de l'imaginaire de la « femme noire » redoublant les attraits et les inquiétudes.

### *La négativité performative des représentations*

On l'aura compris, le concept d'imaginaire occupe une place centrale dans la thématique abordée. L'Afrique et la « femme noire » stimulent depuis cinq siècles la « faculté originnaire de poser ou de se donner selon le mode de représentation, une chose et une perception qui ne sont pas (qui ne sont pas donnés dans la perception ou ne l'ont jamais été) ». <sup>46</sup> Point crucial, l'imaginaire est étroitement lié au désir. En effet, la recherche de plaisir et la quête de l'Autre que le désir suppose, implique une représentation plus ou moins claire qui s'intercale entre la tendance c'est-à-dire l'impulsion première et l'objet désiré. En d'autres termes, le désir s'accompagne d'une « construction imaginative qui cristallise autour de la représentation de l'objet désiré toutes sortes d'avantages ou de plaisirs espérés ». <sup>47</sup> Dans le sens freudien

## *Construction sociale et stigmatisation de la « femme noire »*

du terme, le désir est régressif. C'est-à-dire qu'il est abordé comme le ré-investissement d'une image qui est la trace de la première satisfaction, comme la reproduction hallucinatoire des représentations qui signifient cette satisfaction. Il ne peut être réduit au besoin car il n'est pas directement attaché à un objet réel et extérieur au sujet, mais au fantasme. Dans cette perspective, l'imaginaire est lié à l'absence, au regret d'un objet perdu. Voici une idée importante : au désir correspond un système de représentations dont les significations renvoient à l'histoire du sujet. Cependant, cette définition simplement individuelle et régressive de l'imaginaire doit être complétée afin de comprendre pourquoi il peut constituer un lien pour les membres d'une collectivité. Ici, deux conceptions sont possibles. La première, valorise moins le rapport entretenu par le désir avec les structures socio-politiques, que l'universelle permanence de certains archétypes.<sup>48</sup> La seconde, considère que le désir et l'imaginaire indissociablement liés, puisent dans un fonds imaginatif socialement et culturellement construit, donc particulier à une formation sociétale donnée. Dans le but de comprendre l'origine de l'ambivalence exprimée à l'égard de la « Noire », c'est cette dernière approche qui retiendra mon attention.

Cet ouvrage présente les résultats de l'analyse des contenus de courriers rédigés par des hommes répondant à une petite annonce émise par une femme « noire », « métisse » ou « blonde ». Rapportée à l'enquête concrète mise en œuvre, l'expression de l'imaginaire masculin « occidental » se traduit de la manière suivante : les courriers analysés indiquent que les représentations portant sur les « femmes de couleur » sont le produit d'un « compromis psychosocial »<sup>49</sup> permettant à l'homme « blanc », avant toute rencontre physique avec la compagne potentielle, de « réaliser par l'imagination, une harmonie entre les

## Introduction

contraintes de son environnement et ses exigences pulsionnelles ». <sup>50</sup> Ces contraintes en situation de recherche matrimoniale, dépendent du volume, de la structure et de la qualité des ressources masculines disponibles.

On voit d'emblée que le travail présenté dans ce livre s'inscrit dans le domaine de la psychologie sociale. En effet, cette discipline articule des « éléments affectifs, mentaux et sociaux, en intégrant à côté de la cognition, du langage et de la communication, la prise en compte des rapports sociaux qui affectent les représentations et la réalité matérielle, sociale et idéale sur laquelle elles ont à intervenir ». <sup>51</sup> Contrairement aux conceptions dualistes ordinaires qui veulent y voir de vagues entités évanescences et « théoriques », potentiellement trompeuses par opposition à « la réalité » tangible, stable, « qui ne ment pas », les représentations construisent le « réel » dont elles font partie intégrante. Si les pratiques imaginatives peuvent apparaître, dans une certaine mesure, comme extérieures et postérieures à une « réalité » qu'elles présentent à la conscience, les représentations, elles, forment un « déjà-là » du réel et de l'ordre social. Ce qui signifie que « loin d'être une instance séparée des rapports sociaux, d'être leur apparence, leur reflet déformé-déformant dans la conscience sociale, elles sont une part des rapports sociaux dès que ceux-ci commencent à se former et elles sont une des conditions de leur formation ». <sup>52</sup> En somme, il semble utile de ne pas confondre l'idéal (dont relève l'imaginaire) qui vient comme se superposer au réel, et l'idéal (auquel ressortissent les représentations) qui en est consubstantiel. Cette imbrication est par exemple pleinement prise en compte par la théorie de la *self-fulfilling prophecy* ou prédiction auto-réalisatrice. <sup>53</sup> Son auteur, le sociologue Robert Merton, la présente dès 1949 de la façon suivante : « la prédiction créatrice débute par une définition fautive de la situation, provoquant un comportement qui rend vraie la

## *Construction sociale et stigmatisation de la « femme noire »*

conception, fautive à l'origine ». <sup>54</sup> Ce processus participant d'une causalité circulaire est illustré par certaines représentations qui contribuent à l'homogénéisation dévalorisante et stéréotypée de l'Autre. <sup>55</sup> Gunnar Myrdal montre très tôt que des croyances initiales soutenant les discriminations des « Blancs » à l'égard des « Noirs américains », viennent en retour confirmer ces mêmes certitudes. <sup>56</sup> Par exemple, le traditionnel stéréotype de la « fainéantise des Noirs » est conforté par leur plus grande inactivité de chômeurs procédant d'un ensemble de discriminations à l'embauche favorisées par la représentation originelle. Ce livre veut souligner la puissance performative de la négativité de certaines représentations de la « femme africaine noire » c'est-à-dire montrer à quel point elles enferment la prétention et le pouvoir de faire advenir dans le monde social leurs contenus dépréciant.

Je préciserai dans une première partie en quoi l'une et l'autre des dimensions positive et négative de l'ambivalence qui caractérise l'imaginaire de « la femme noire », prend depuis le XVI<sup>e</sup> siècle une importance variable selon le rapport construit par les Européens à leurs propres sociétés et symétriquement selon leur représentation du caractère bénéfique ou néfaste de la Nature.

L'hypothèse est celle de la permanence de cet imaginaire dans la période actuelle. Dans quelle mesure ces stéréotypes favorisent-ils ou au contraire font-ils obstacle à la rencontre « biraciale » tant du point de vue groupal qu'individuel ? Les différents statuts historiquement accordés aux « métis » issus de « Noirs » et de « Blancs », présentés dans une deuxième partie, illustrent bien le lien entre les représentations sociales et les rapports de pouvoir entre les « races ». Ainsi, les dynamiques socio-politiques constituent les contextes dans lesquels se développent les craintes et les engouements

## *Introduction*

générés par le « métissage ». Elles créent plus précisément les conditions sociales de possibilité du lien amoureux et matrimonial entre « Blancs » et « Noirs » et au-delà, de la venue au monde d'un enfant « métissé ».

Ces stéréotypes de la « Noire » interviennent-ils aujourd'hui lorsque des hommes « blancs » se mettent à la recherche d'une compagne ? A la quête d'un partenaire féminin de valeur sociale et culturelle équivalente correspond un processus de définition et de préservation de l'identité sociale et masculine. Le rôle joué dans ce processus par le « phénotype » de la femme recherchée est évalué à partir d'une analyse du texte des lettres de 872 hommes ayant répondu à des petites annonces matrimoniales de femmes « noire », « métisse » et « blonde ». <sup>57</sup> Les caractéristiques des répondants mais aussi leurs exigences portant sur la relation et les qualités de la femme espérée, donnent lieu, dans une troisième partie, à une interprétation selon la catégorie féminine vers laquelle ils se sont orientés. On se demandera également si la naissance reconnue d'un enfant « métis » est à leurs yeux vraiment envisageable ?

En dernière analyse, se pose la question des raisons pour lesquelles les stéréotypes se propagent, se solidifient et surtout se perpétuent. Deux hypothèses sont envisagées. En premier lieu, les représentations de la « femme noire » sont structurées, renforcées et légitimées par le paradigme naturaliste mais aussi par la théorie médicale humorale qui se sont développés progressivement depuis l'Antiquité dans le monde « gréco-occidental ». Il s'agit de comprendre la nature des systèmes de croyances (littéraires, philosophiques et médicales) dans lesquels ces stéréotypes s'inscrivent. Leur vigueur s'explique en second lieu par leurs fonctions c'est-à-dire par les avantages matériels, sociaux mais aussi symboliques, cognitifs voire psychoaffectifs qu'ils procurent aux individus et groupes qui les adoptent.

Notes

<sup>1</sup> Jules Laforgue, *Les plaintes*, Editions de J.-P. Bertrand (1885), Garnier-Flammarion, 1997, cité par SEILLAN, 2006, p. 82.

<sup>2</sup> Voir l'article « Victime de deux siècles de colonialisme, Saartjie Baartman repose en paix », *Le Monde* du 10 août 2002.

<sup>3</sup> FAUVELLE-AYMAR, 1999.

<sup>4</sup> L'emploi des guillemets permettra tout au long de cet ouvrage de souligner le caractère socialement construit de notions potentiellement et implicitement racistes ou sexistes. Le terme « ethnie », en son sens ordinaire, peut par exemple constituer ces dernières années un ersatz convenable de celui de « race » dont l'usage en France est devenu socialement inacceptable.

<sup>5</sup> M. Jean Le Garrec a été le Rapporteur de la Commission des affaires culturelles, familiales et sociales de l'Assemblée nationale sur la proposition de loi n° 3563 du 7 février 2002 relative à la restitution par la France de la dépouille mortelle de Saartjie Baartman à l'Afrique du Sud.

<sup>6</sup> Je propose la définition suivante : *La domination est la capacité pour un individu ou un groupe s'inscrivant dans un ordre légitimé (sexuel, social, colonial etc.) d'obtenir une docilité, une obéissance de la part d'un autre individu ou groupe, grâce à la détention de ressources (économiques, culturelles, symboliques etc. mais aussi psychologiques) préalablement disponibles à l'imposition de la relation de pouvoir qu'elle permet.*

<sup>7</sup> SMITH, 1966.

<sup>8</sup> Sander Gilman (1996) souligne effectivement à quel point durant le XIX<sup>e</sup> siècle les représentations du corps et des mœurs sexuelles supposées de « l'Hottentote », construisent le « type » le plus radicalement différent du « Blanc », l'être physiologiquement le moins « évolué » dans l'espèce humaine.

<sup>9</sup> *Grand Dictionnaire de la Psychologie*, Larousse, 1994, p. 37.

<sup>10</sup> BADOU, 2000.

<sup>11</sup> FAUVELLE-AYMAR, 2002, p. 111.

<sup>12</sup> L'Anthropologue Stephen Jay Gould (2000) remarque : « La Vénus hottentote conquiert donc sa renommée en tant qu'objet sexuel, et la combinaison de sa bestialité supposée et de la fascination lascive qu'elle exerçait sur les hommes retenait toute leur attention ; ils avaient du plaisir à regarder Saartjie mais ils pouvaient également se rassurer avec suffisance : ils étaient supérieurs ».

<sup>13</sup> GUILLAUMIN, 1992.

<sup>14</sup> L'attitude est une disposition mentale préparant à l'action.

## Introduction

---

<sup>15</sup> MC CONAHAY, 1983 ; PETTIGREW & al., 1995 ; SEARS, 1988 ; TAGUIEFF, 1991.

<sup>16</sup> Entretien de Jean-Marie Le Pen, *National Hebdo*, n° 44, 19 avril 1985.

<sup>17</sup> SIDANIUS, 1993 ; SWIM et al., 1995 et 2004.

<sup>18</sup> Hottentots et Bochimans sont désormais regroupés sous l'appellation ethnologique *Khoisans*.

<sup>19</sup> D'un point de vue philosophique, le pragmatisme consiste à définir la vérité par ses conséquences : le vrai, c'est l'utile, l'avantageux. D'un point de vue psychologique, le vrai c'est ce qui est utile pour la pensée, c'est ce qui nous procure un sentiment de rationalité. Sur le plan de l'expérience physique, c'est ce qui nous permet de prévoir et d'agir. Voir BREHIER, 1986, pp. 903-911.

<sup>20</sup> DUVEAU, 1961, p. 189.

<sup>21</sup> La permanence des représentations ne signifie pas qu'elles présentent toutes une ancienneté identique. Conformément à la tradition intellectuelle anglo-saxonne, les termes « Noirs », « Blancs », « femme noire », « race » etc. seront convoqués au sens de construits sociaux et politiques se fondant sur des attributs phénotypiques (couleur de peau, cheveux, morphologie etc.) à partir desquels se forment les *race relations* ou rapports entre groupes « raciaux ».

<sup>22</sup> Une représentation définie comme une « forme de connaissance socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social » (JODELET, 1989, p. 36).

<sup>23</sup> De nombreux travaux historiques se centrent sans doute excessivement sur les événements critiques et les conditions de possibilité d'une rupture de l'état des représentations. Ils oublient que les ruptures supposent la continuité. Le stéréotype est précisément défini comme une représentation résistante au changement. Elle fait l'objet d'un consensus fondé sur le oui-dire plutôt que par l'expérience directe, entraînant une surestimation homogénéisante d'un groupe, provoquant une simplification par exclusion de certaines différences, et enfin, s'exprimant à travers une opinion mal fondée, excessive par rapport (parfois sans lien) à un noyau de vérité. Voir à ce sujet LEYENS, YZERBYT, SCHADRON, 1996.

<sup>24</sup> JAMIN, 1983.

<sup>25</sup> La découverte de la fibre nerveuse permet de matérialiser l'expression visible de la sensibilité, perçue auparavant comme l'expression d'une entité spirituelle.

<sup>26</sup> Voir DUVERNAY-BOLENS, 1998, pp. 142-168. L'auteur fournit les précisions suivantes : « Oscillant entre l'insensibilité physique des

fanatiques et l'inconstance morale des êtres immatures, les sauvages sont le jouet de flux nerveux incontrôlés qui réagissent en se rétractant au détriment de la sensibilité générale de l'individu ou au contraire en multipliant de manière anarchique les sensations provenant du monde extérieur ». Un des personnages de l'œuvre de Jules Verne trouve une explication par la qualité du sang « plus épais que celui du Blanc, moins rouge aussi, qui rend la sensibilité plus obtuse et donne moins de prise à la douleur physique » (Jules Verne, *Le Village aérien*, Hetzel, réédition Omnibus, Presses de la Cité, (1901) 1993, p. 348 ; cité par SEILLAN, 2006, p. 93).

<sup>27</sup> KILANI, 1994.

<sup>28</sup> Cité par JEWSIEWICKI, 1991, p. 192. De même, Gilberto Freyre note à propos de la société brésilienne que « si l'Africain est dépassé par l'Européen en ce qui concerne la réflexion, le jugement, la compréhension, il excède le blanc en mémoire, intuition, dans la perception immédiate des choses et dans la capacité d'assimilation » (FREYRE, 1974, p. 276).

<sup>29</sup> Arp Jean, *Jours effeuillés*, Gallimard, 1966, p. 306 ; cité par MOURA, 1998, p. 163.

<sup>30</sup> Voir AKA-EVY, 1999 ; BIDIMA, 1997 ; MARK, 1998 ; PRICE, 1988.

<sup>31</sup> L'utilisation de la notion d'imaginaire social implique en premier lieu l'idée d'une cohérence entre des images, des constructions symboliques du passé et du futur. Elle suppose en second lieu l'inscription de ces contenus imaginés dans les actions sociales. Une fois ces premiers éléments posés, on définit habituellement l'imaginaire social comme un « système de représentations et de valeurs des groupes sociaux et dans ce cas, synonymes d'univers symboliques ou culturels de ceux-ci » (PAPADOPOULOS, 1985, p. 96). Mais il faut compléter cette définition par la variété des contenus participant à sa construction. Ces derniers concernent généralement la mémoire collective, les mythes et religions, l'utopie, et enfin l'idéologie.

<sup>32</sup> L'expression de la représentation du « féroce sauvage » s'amplifie surtout au XIX<sup>e</sup> siècle durant la phase de conquête coloniale française (PIROTTE, 1982) ; avec comme incarnation limite « le Canaque » placé au dernier degré de l'échelle d'humanité, au-dessous de « l'Africain noir » (DAUPHINE, 1995 ; BULLARD et DAUPHINE, 2002). La « primitivité » de « l'Hottentot » est également fortement méprisée (FAUVELLE-AYMAR, 1999).

<sup>33</sup> L'abbé Grégoire fonde en 1796 une nouvelle organisation anti-esclavagiste (« Les Amis des Noirs et des colonies ») qui compte